

Compte-rendus • Reviews

Louise-L. Larivière. 2000. *Pourquoi en finir avec la féminisation linguistique ou À la recherche des mots perdus*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 149 p. (Cet ouvrage trouve son prolongement dans un livre numérique intitulé *Comment en finir avec la féminisation linguistique, ou les mots pour la dire*, publié aux éditions 00h00.com.)

Compte rendu de Christine Christophory, Services de l'information SNC-Lavalin, Montréal

En français, mais aussi dans nombre de langues, la question de la féminisation alimente depuis longtemps la réflexion et demeure un sujet d'actualité. Au Canada et surtout au Québec, où la cohabitation du français avec l'anglais et la proximité des mouvements politico-sociaux américains influencent le quotidien, un livre qui fait le point sur la question semble d'autant plus utile. Avec l'accession des femmes aux plus hautes fonctions et un souci omniprésent de rectitude politique du discours, un livre sur la féminisation linguistique est sans contredit opportun.

Surtout axé sur la réalité nord-américaine, l'ouvrage est étayé par des rappels des positions antérieures prises au Québec comme au Canada, mais aussi aux États-Unis et en Europe, notamment, dans la francophonie. Il évoque également comment d'autres langues, surtout l'anglais, ainsi que l'allemand, le polonais, l'espagnol et le grec (p. 44) réagissent à cette nouvelle réalité.

Ce livre s'adresse aux défenseurs comme aux pourfendeurs de la féminisation, et plus particulièrement aux milieux de la communication, du journalisme, de la rédaction professionnelle et de la traduction, de même qu'aux membres du corps enseignant et aux universitaires. «Il faut inclure des cours sur la féminisation linguistique» dit l'auteure à la page 121.

Le livre de Louise Larivière comprend cinq chapitres divisés en deux parties, précédés d'une introduction et suivis de 12 pages de notes.

L'*Introduction* nous avertit que «le titre de cet ouvrage se veut délibérément équivoque (car) en finir avec la féminisation linguistique peut, en effet, s'interpréter différemment selon que l'on est pour ou contre la féminisation» (p. 11).

Comme même les adeptes de la féminisation ont parfois du mal à trouver des solutions élégantes pour féminiser leurs textes, l'auteure s'est donné pour mission de nous aider à y voir clair, en rendant le propos accessible à quiconque s'y intéresse, en cernant la raison d'être de la féminisation ainsi que des phénomènes qui lui font obstacle.

Nous apprenons d'entrée de jeu que «cet ouvrage se veut, bien sûr, polémique, mais non militant . . . ou si peu» (p.12). Puisque «la féminisation [est] une question de langue, il importe [donc], avant toute chose, de s'appuyer sur des considérations linguistiques et non [sur] des états d'âme» (p. 14).

Larivière ajoute cependant : « [. . .] reconnaissons qu'il existe des individus qui ont une vision de la langue qui déborde, parfois, le strict cadre grammatical [et que] la question de la féminisation peut devenir hautement émotive » (p. 12).

L'ouvrage se veut une synthèse de *tout* ce qui a été dit sur la féminisation pour apporter des réponses précises à celles et à ceux qui veulent en finir avec des points de vue contradictoires et se faire une opinion éclairée sur le sujet. L'auteure annonce que pour cela elle dénoncera les juristes, sociologues et autres qui condamnent la féminisation pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la langue. Elle veut en finir notamment avec les faussetés qui circulent, les impropriétés grammaticales et les ambiguïtés. On apprendra aussi (p. 14) pourquoi il est faux d'affirmer que la féminisation est un mouvement né au Québec.

Le premier chapitre traite de la conquête de l'espace langagier, avec l'argument pivot du livre : « Pour la femme, la féminisation pourra conquérir un espace langagier dans lequel elle sera visible, égale et nommée » (p. 22). Larivière constate que le plus souvent, « ou bien la femme est absente de la langue, parce que le masculin y occupe une trop grande place, ou bien [. . .] elle y occupe une place dévalorisée » (p. 23), et que donner aux femmes un titre au féminin, c'est donc les rendre visibles, et par voie de conséquence, reconnues, ajoutant que féminiser des textes c'est attester la présence des femmes dans les statistiques, dans les dictionnaires et dans les textes de lois, et que puisque l'innovation lexicale aura lieu, mieux vaut la guider que la contrecarrer.

Le début de la *Première partie*, intitulée « La masculinisation de la langue », coïncide avec le deuxième chapitre, qui traite du masculin comme genre générique.

En rappelant (p. 40) des jugements à géométrie variable rendus au Canada (1849), en France (1878) et en Suisse (1887), Larivière affirme que le masculin est un pseudogénérique, d'où un malentendu, parce que la masculinisation de la langue contribue à rendre le féminin invisible (p. 47).

L'auteure nous rappelle aussi les positions prises pour ce qui est des titres de fonction au Canada (Gouvernement fédéral, 1970; OLF¹, 1970), mais aussi dans les pays dont les positions à cet égard influencent le français du Québec : les États-Unis (1975) et la France (1977) principalement.

Le troisième chapitre traite du masculin comme genre neutre. L'auteure y rappelle que, contrairement au grec, au latin, à l'espagnol, aux langues slaves ou aux langues germaniques, il n'y a pas de genre neutre en français. Pourtant, on féminise sans problème en espagnol, et l'Allemagne fut l'un des premiers pays d'Europe à prendre des mesures pour que soient imposées dans tous les textes officiels les formes féminines et masculines (note 10, p. 52).

Elle se servira aussi au passage d'exemples cocasses, voire « propres à dérouter l'interlocuteur étranger le mieux disposé » (p. 58) pour nous convaincre que, si la formation de nouveaux masculins se fait sans difficulté (p. 61), le

masculin ne saurait être utilisé comme genre neutre ou non marqué, pas plus que comme générique, sans entraîner de la confusion, de l'aberration et, bien sûr, de l'iniquité. Utiliser le masculin comme norme c'est, en fait, rendre un genre dominant par rapport à l'autre.

La notion de langue non marquée est une aberration en linguistique, puisque c'est le propre du genre que d'avoir des marques, féminines et masculines, pour classer les êtres et les choses. Le masculin ne saurait donc être utilisé comme genre neutre ou non marqué, pas plus que comme générique, affirme Louise Larivière.

Le début de la *Seconde partie*, qui porte sur la marginalisation du féminin, coïncide avec celui du quatrième chapitre intitulé «Le féminin : un genre sans prestige». Larivière y arguë, toujours rappels historiques et grammaticaux à l'appui, que ni la logique ni la grammaire n'ont rien pu au fil des siècles en faveur de la féminisation des titres contre le prestige et le pouvoir. On y apprend ainsi qu'en polonais, la féminisation devient véritablement taboue dès lors qu'il s'agit de professions et de titres de prestige très élevés dans la hiérarchie.

Pour ce qui est du français, avec des exemples remontant au latin et aux noms de métier des registres de la taille (1297), l'auteure montre que le français a toujours su utiliser les deux genres, mais que, alors que pour les noms de métier les plus modestes, la féminisation s'est toujours maintenue, elle fut ignorée pour les métiers plus prestigieux à partir du 17^e siècle pour ne réapparaître timidement qu'au 19^e siècle.

Depuis la Renaissance la langue française, plus que toute autre, a été entre les mains des grammairiens et, depuis le 17^e siècle, entre celles d'académiciens, donc d'hommes sans que les femmes n'aient rien eu à dire. Encore tout récemment (1980), l'Académie française, à l'occasion de l'entrée de la première femme jamais reçue en son sein, n'a pas réussi à pousser l'effort (le sacrifice, pourrait-on dire) jusqu'au bout et l'a affublée d'un Madame l'académicien, justifiant sa position en déclarant que «le féminin [est] déplacé dans certaines nobles enceintes».

Ce chapitre donne aussi une liste détaillée nominative des femmes qui ont, au Canada, tenu à un titre masculin en français, même quand parfois elles optaient pour une forme très marquée du féminin en anglais (ex. Gabrielle Roy qui pourtant se faisait appeler *authoress* en anglais), parce que le féminin dévalorise aux yeux de beaucoup de gens, hommes et femmes confondus, les personnes qui le portent, alors que nommer des femmes qui font des métiers non traditionnels se fait tout naturellement.

L'esthétisme n'est pas un concept linguistique, nous dit l'auteure. Un mot n'est pas plus laid qu'un autre : il est familier à l'oreille ou il ne l'est pas. Pour qu'il le devienne, il faut qu'il soit utilisé (p. 77).

Le cinquième chapitre, intitulé «Du féminin comme genre répudié», expose les raisons qui militent en faveur de la féminisation. L'auteure considère

qu'elles sont incontournables, que les arguments contre la féminisation relèvent de vieux schèmes fixistes, de mauvaise foi ou de machisme où nous rejoignons le terrain glissant de l'émotivité.

Quant à considérer que le féminin d'un titre de fonction ne désigne que l'épouse de l'homme qui l'exerce, pour une fois les voix concordent chez les linguistes et les grammairiens, européens comme canadiens, pour dire que la conjugalité, comme l'appellent les Français, perd du terrain, est vieillie, teintée de discrédit, de moins en moins acceptable, familière, provinciale, en tout cas en recul (pp. 90–91).

Ce cinquième chapitre aborde aussi la prétendue hiérarchie entre les suffixes (*-euse* ou *-eure*) et leur péjoration (pp. 94–96) voulant que certains soient associés aux emplois subalternes alors que d'autres sont associés aux emplois intellectuels, et conclut que cet argument est irrecevable. Quant au bon sens, si souvent invoqué pour s'opposer à la féminisation, Louise Larivière rappelle que ce n'est pas un concept linguistique (p. 98). Pour ce qui est de l'argument qui veut qu'on ne puisse utiliser un féminin parce qu'il ne figure pas dans le dictionnaire, l'auteure note que puisque les dictionnaires ne consignent que l'usage, il ne faut pas hésiter à utiliser des formes féminisées ou épécènes, afin que les dictionnaires en consignent ensuite l'usage.

Elle aborde aussi dans cette partie de l'ouvrage la situation contemporaine en France, notamment les positions de la Commission générale de terminologie et de néologie qui, invoquant le génie de la langue, la spécificité du droit, la sécurité juridique, le fait que la langue de la République est le français et que c'est un attribut de souveraineté, mais aussi l'article 1 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (p. 104), ne voit pas d'obstacle à une féminisation des noms de métier et de profession, mais est en désaccord avec la féminisation des désignations des statuts de la fonction publique et des professions réglementées, et avec celle des noms de fonction dans les textes juridiques (p. 105). Cette même commission considère par ailleurs que rien, dans la vie courante, ne s'oppose, à la demande expresse des individus, à ce que les appellations soient mises en accord avec le sexe et ceux (sic!) qui les portent, et soient féminisées (p. 105). Larivière démontrera cette logique par une déduction qui nous fera sourire de bon cœur en mettant en évidence ladite sécurité juridique à deux vitesses (p. 105).

On passera un autre bon moment avec un survol des dérives méprisantes, sarcastiques, saugrenues, farfelues, de trois de ces « messieurs de l'Académie » dont les positions sont souvent évoquées dans l'ouvrage, et que l'auteure assimile à de mauvais jeux de mots de collégiens de la part d'hommes d'âge pourtant canonique (p. 109). Elle conclut : « Tous ces beaux arguments ne nous ont pas convaincus que la féminisation n'était pas un processus français. Au contraire [...] » et que cacher le féminin derrière le masculin c'est lui refuser le droit à l'existence (p. 112).

Commençant à la page 119, la *Conclusion* était en fait déjà amorcée depuis la page 102 avec plusieurs rappels et renvois à des arguments de chapitres précédents (pp. 102–113). L'auteure conclut qu'il faut bien constater que les arguments contre la féminisation sont en très grande partie d'ordre esthétique ou idéologique et que l'ignorance des faits de langue est à l'origine de la plupart des résistances (p. 117).

La vraie conclusion est, comme tout le reste de l'ouvrage, sans ambiguïté ni concession : la féminisation, ne connaissant aucun obstacle insurmontable sur le plan linguistique (p. 121), est incontournable et irréversible (p. 120). La place, la visibilité, l'égalité des femmes est déjà arrivée, comme en témoignent les prises de position officielles des pays francophones industrialisés et ce que l'on observe dans les entreprises et les médias (p. 119).

Par cet ouvrage, qui ne porte que sur le volet féminisation des titres de fonction, non sur la féminisation en général comme le titre semblait l'annoncer, Larivière dit avoir voulu « donner à la féminisation l'orientation nécessaire pour qu'on en finisse de discourir et que l'on passe aux actes, et qu'on se mette enfin à féminiser », systématiquement et sérieusement. Elle apporte sa pierre à l'édifice en nous fournissant des arguments susceptibles de nous servir souvent dans notre quotidien professionnel, pour réfuter un à un les arguments avancés depuis toujours par les adversaires de la féminisation et former les professionnels de la langue à rédiger des textes de bonne tenue, conformes aux conventions sociales et aux attentes de notre époque.

L'équité et la justice sociale sont aussi souvent invoquées que la linguistique; mais l'auteure aura réussi à nous convaincre que la planète ne tournera pas rond tant que la femme ne sera pas nommée afin d'être visible et égale (p. 21), et que les trois sont indissociables.

Note

¹ OLF : Office de la langue française (Québec) Canada.

Norbert Schmitt. 2000. *Vocabulary in Language Teaching*. New York: Cambridge University Press. xv + 224p.

Reviewed by Tom Cobb, Université du Québec à Montréal

It is now commonplace to say there is an explosion under way in pedagogical vocabulary studies, and yet it is a trend with at least two anomalies. One is that despite the number of interesting findings in the last two decades, they are rather isolated and there remain far more questions than answers. The other is that while virtually all teacher-training courses offer a course

in pedagogical grammar, few offer a course in pedagogical vocabulary—a striking discrepancy, in that one of the few things we know about either is that lexis is to some extent teachable while the same has never been shown for grammar.

Vocabulary is normally given a brief mention in reading methodology courses, consisting of an acknowledgment of its importance and some remarks about the benefits of inferring rather than looking up in a dictionary. In my own training course as an English teacher in the late 1970s, one memorable point was made about teaching the new vocabulary of a reading passage, namely that it was less useful to define words for learners (“a dog is a four-legged animal that barks”) than to ask them to find a word for a meaning (“a word that means a four-legged animal that barks”). The idea seemed correct, although I would have been hard pressed to say why. For years this teaching tip was my personal example of something you can learn about language teaching, something you can do in a more and a less effective way. I gradually worked out the reasons why the tip had seemed appealing, i.e., that it gives learners a role in the conversation and proceeds from (known) concept to (unknown) label, and wondered if we trainees might not have been given a little more help to get started with this type of reasoning.

There is now a minor industry devoted to the production of lengthy volumes attempting to pull together the growing amount that has been unearthed about vocabulary—how words are learned, organized in memory, in first language (L1), and second (L2), how words can be taught, which ones can be taught, what about them can be taught, how much they can be taught and how the teaching can be tested. Nation (1990), Nation (2001), Carter (1998) and Schmitt and McCarthy (1997) are the main ones. The audience for these volumes is clearly teachers or lecturers with several years of teaching experience who have returned to university for an MA or PhD. In each of the volumes, numerous complex studies are referred to, in some cases along with inaccessible or hard-to-use computer programs, many of the conclusions are extremely tenuous and hard to see the practical bearing of and the “teaching implications” ending each chapter are often perfunctory. To follow this body of work clearly demands a high state of commitment that will not necessarily characterize trainees mainly concerned with how they will get on in the classroom; indeed many who read these books may be doing so precisely with a view to spending less time in the classroom. There is a place for an undergraduate version of such a volume.

This is what Norbert Schmitt has set out to do with his *Vocabulary in Language Teaching*. Unlike some in the vocabulary field, Schmitt has risen through the ranks of the teaching profession himself and is in a good position to know what teachers need to know about vocabulary and its acquisition. When he turned his attentions to research he embraced vocabulary with a passion, and in the past ten years he has worked with several of the major figures in the

field (Paul Meara, Paul Nation, Mike McCarthy and Ron Carter). He is, to say the least, qualified for the job.

For the most part, the chapters of the book follow a scheme proposed by Nation (1990), detailing the eight types of word knowledge that native speakers generally possess in a highly developed form. These are meaning(s), written form, spoken form, grammatical behaviour, collocation (the habitual company a word keeps), register (formal, vulgar, etc.), associations and frequency. In addition, there is an introductory chapter on the history of language teaching methodology from the point of view of how vocabulary was treated in the major phases (it was mainly ignored), and there is a chapter toward the end on vocabulary testing. Each chapter and even each section ends with a substantial text on teaching implications, and there is a final whole chapter pulling all the teaching implications together.

In principle, everything should be in place to make this a very useful volume for teacher trainees, and largely it is a useful volume. The historical sketch is well done and includes an excellent account (that I had never understood fully) of the difference between the two branches of the vocabulary control movement of the 1930s: the Basic English version proposed by Ogden and Richards, based on supposedly universal concepts, that in fact was quite unnatural and had to be learned apart from the language per se; and the frequency version, based on the idea that more frequent words should be learned first, proposed by Michael West and still under development by Nation and colleagues and to some extent by everyone on the corpus side of applied linguistics, including Schmitt himself.

Another chapter that is very well done is Chapter 5, corresponding to Nation's knowledge categories: *collocation* and *frequency*. These are natural for a computational treatment, as formerly intuitive knowledge types now confirmable through analysis of large and representative text corpora by concordance and related software. The author warms to his theme here, and explains well and clearly what a corpus is and what can be learned from it. Every chapter ends with exercises that would be ideal for homework and assignments, and the exercises with this chapter are particularly engaging. One that I took the time to do myself was to judge the frequency of a list of ten words (*age, and, brainy, complication, device, disaster, effort, emblem, vanquish* and *wine*) against *disaster* as a base word (twice as frequent, half as frequent, etc.) and then check intuition against hard corpus data in an appendix. This, of course, would make a fine hands-on computer task, particularly if the reader could do the exercise with different corpora.

The book is not without foibles, which will no doubt be corrected in a future reprinting. Some are small inconsistencies. In the collocation and frequency chapter, Schmitt discusses a possible teaching activity, consisting of a grid students fill in for the collocates of *drive* and *ride* (writing + or – for each of

bike, motorcycle, car, truck, horse and camel), but then warns that the exercise might not be useful because the learners “have no option but to guess” (p. 88). Since we have just been hearing about hands-on concordancing tasks, would it not be a perfect one of those if learners used corpus and concordance searches to determine for themselves the sorts of conveyances one drives vs. rides?

There is another problem that will take more work. This concerns the sections in the book where Schmitt attempts to explain to his readers one or another heavyweight piece of psycholinguistics (as happens in Chapters 2, 3 and 4). There are great popularizers of this kind of material, notably Aitcheson (1994), whom the author cites regularly and would do well to emulate. One of her strategies is to dual-track complex information through both text and pictures (of which the present volume has none). At one point there is a foray into the various ways that words and their morphologies might be stored in the mental lexicon (pre-assembled vs. assembled at the point of delivery, pp. 62–63). As a reader somewhat familiar with this literature, I found it took me a few minutes to focus on the topic. The reason became clear when I compared Schmitt’s to Nation’s (2001) treatment of the same issue. Nation spends several pages (pp. 269–281) developing the point and preparing the ground for detailed and concrete teaching ideas, while Schmitt passes over in a few paragraphs, hastening to the rather abstract injunction that teachers “should consider giving a higher profile to derivative forms in their instruction” (p. 64). Brevity is clearly implicit in Schmitt’s brief, but there are fascinating word issues better dropped than summarized too much. The conflict to resolve for the next edition is between telling it all and telling teachers what they can use.

When there is a crying need for a book, there is usually some reason why it has not already been written. The reason here is that the book is a difficult one to write. A good start has been made, and Schmitt will undoubtedly persist.

References

- Aitcheson, J. 1994. *Words in the Mind: An Introduction to the Mental Lexicon*. 2nd ed. Oxford: Blackwell.
- Carter, R. 1998. *Vocabulary: Applied Linguistic Perspectives*. 2nd ed. London: Routledge.
- Nation, P. 1990. *Teaching and Learning Vocabulary*. New York: Newbury House.
- Nation, P. 2001. *Learning Vocabulary in Another Language*. New York: Cambridge University Press.
- Schmitt, N. and M. McCarthy (eds.). 1997. *Vocabulary: Description, Acquisition, and Pedagogy*. Cambridge: Cambridge University Press.
